

TRANCHES DE VIE SOUS LE NATIONAL-SOCIALISME MARQUÉES DU SCEAU DU TABOU

dans *Anders* de Hans-Joachim Schädlich, *Demenz* de Tilman Jens et *Beim Häuten der Zwiebel* de Günter Grass

RALF ZSCHACHLITZ

Université Lyon 2

Les crimes de l'époque nazie, en tout premier lieu la Shoah, l'extermination des Juifs dans les camps, sont aujourd'hui considérés comme l'un des thèmes les plus importants – si ce n'est le plus important de la culture de la mémoire de l'après-guerre en Allemagne. Au cours des deux premières décennies qui suivirent la capitulation, la culpabilité des crimes commis au nom du national-socialisme fut l'objet de tabous en Allemagne. Absorbés par la reconstruction d'après 1945, puis par le miracle économique à l'Ouest, occupés à l'Est par la construction du socialisme et de l'antifascisme, les Allemands ont réussi à occulter et refouler leur passé nazi. Ce n'est que dans les années 1960 que le thème ressurgit dans la conscience collective, tout au moins en République fédérale. Les événements fréquemment cités en exemple dans ce contexte sont les procès d'Auschwitz à Francfort (1963-1966) et la montée du parti d'extrême droite NPD. Dans leur livre *Le Deuil impossible* (1967), dans lequel ils reprochent aux Allemands de s'être défaussés de leur responsabilité en la refoulant, les analystes Alexander et Margarete Mitscherlich ont posé un jalon sur la voie de ce qu'on nomme le travail de mémoire sur le passé allemand. Au même moment, le conflit générationnel qui devait déboucher sur mai 68 joua son rôle et amorça le processus de remise en question.

Ce processus avait été engagé bien plus tôt dans la littérature. Avec sa phrase « Écrire un poème après Auschwitz est barbare¹ », Theodor W. Adorno avait jeté dès 1951 un premier pavé dans la mare. Mais là encore, la réaction se fit attendre et ce n'est qu'en 1959 que Hans Magnus Enzensberger lui adressa cette réponse : « Si nous

[1] Theodor W. Adorno: « Kulturkritik und Gesellschaft », in Theodor W. Adorno, *Gesammelte Schriften in zwanzig Bänden*, Frankfurt/Main, Suhrkamp, Band 10/1, 1977, p. 30.

voulons continuer à vivre, il nous faut faire mentir cette phrase² », mais dans les années qui suivirent, les réactions, plus ou moins explicites, au propos péremptoire d'Adorno furent légion. Pour autant, Paul Celan avait conçu dès 1948 une réfutation lyrique avant la lettre de la provocation d'Adorno sous la forme du poème *Fugue de la Mort (Todesfuge)* publiée en 1952. Le travail de mémoire initié depuis lors dans le domaine artistique, comme dans d'autres domaines, a contribué à ce que le refoulement des années de national-socialisme ne puisse plus être reproché aux Allemands de manière indifférenciée.

Dans ce contexte, il nous paraît intéressant de noter que, même après le passage au XXI^e siècle, c'est-à-dire soixante ans après la fin du nazisme, des écrivains insèrent dans leur production des éléments biographiques de personnalités historiques marqués du sceau du tabou et s'intéressent à des faits refoulés remontant aux douze années les plus sombres de l'Allemagne. On peut supposer qu'il s'agit de faits « oubliés » du travail de mémoire, qui ont dû être pléthores à l'Est comme à l'Ouest. Les sombres biographies que nous traiterons ont trait à des personnalités contemporaines qui, durant l'après-guerre, se sont imposées comme hauts représentants de la culture et de la morale publiques et qui ont eux-mêmes pris une part active au travail de mémoire. Nous présenterons ici les livres *Anders (Autre)* de Hans Joachim Schädlich de 2003³, *Demenz. Abschied von meinem Vater (Démence. Adieu à mon père)* de Tilman Jens de 2009⁴, et *Beim Häuten der Zwiebel (Pelures d'oignon)*⁵ de Günter Grass de 2006.

À première vue, il s'agit là de trois formes de texte bien différentes. Dans son livre *Anders*, qualifié de roman, Hans Joachim Schädlich présente deux météorologues retraités qui collectent des « cas », c'est-à-dire qui se présentent l'un l'autre des biographies de personnes qui sont en fait « autres » que ce qu'elles laissent paraître au premier abord – c'est d'ailleurs l'une des interprétations que le titre autorise. Dans son livre *Demenz*, Tilman Jens, fils du célèbre professeur et écrivain Walter Jens, témoigne de la façon dont il a vécu, à partir de fin 2003, les événements qui conduisirent à la révélation de l'appartenance de son père au NSDAP. Günter Grass confesse quant à lui dans *Pelures d'oignon* avoir intégré la Waffen-SS à l'âge de dix-sept ans.

La forme biographique est commune à tous ces ouvrages : les personnages principaux de Schädlich présentent des biographies de façon critique et distanciée,

[2] Cité d'après Petra Kiedaisch [dir.], *Lyrik nach Auschwitz ? Adorno und die Dichter*, Reclam 9363, Stuttgart, 1995, p. 73. Cf. aussi les autres réactions dans ce recueil.

[3] Hans Joachim Schädlich, *Anders*, Reinbek bei Hamburg, Rowohlt, 2003. Dorénavant, les citations de ce roman, traduites par nos soins, seront suivies, entre parenthèses, par la mention « A » et la page dont elles sont extraites.

[4] Tilman Jens, *Demenz. Abschied von meinem Vater*, Gütersloh, Gütersloher Verlagshaus, 2009. Cité par la suite dans notre traduction avec la mention « D ».

[5] Günter Grass, *Beim Häuten der Zwiebel*, Göttingen, Steidl, 2006. Cité par la suite avec la mention « Z » pour le texte allemand, et la mention « O » dans la traduction française – *Pelures d'oignon*, traduit par Claude Porcell, Paris, Seuil, 2007.

Grass écrit son autobiographie, et le livre de Tilman Jens consacré à Walter Jens a forcément des traits d'une autobiographie tout en tentant de prendre la distance requise pour sonder la vérité sur son père.

Alors que le professeur Schneider/Schwerte de l'Université d'Aix-La-Chapelle décrit par Schädlich constitue un cas tout à fait manifeste de dissimulation du passé, il pourrait s'agir, pour ce qui est de l'appartenance politique de Walter Jens et de l'incorporation de Günter Grass dans la Waffen-SS, de péchés de jeunesse. On peut d'ailleurs légitimement se demander pourquoi, dans les deux derniers cas, le secret n'a pas été levé plus tôt. Ces trois exemples de rapport au tabou du passé nazi sont donc d'ordres différents : chez Schneider/Schwerte, il s'agit d'un cas de tromperie et de camouflage, chez Walter Jens, d'un cas typique de refoulement, alors que son ami Günter Grass a dû d'abord nourrir l'espoir qu'un jour ou l'autre, suffisamment d'eau aura coulé sous les ponts. C'est peut-être après les publications troublantes sur son ami Walter Jens sorties des Archives de la littérature allemande (*Deutsches Literaturarchiv*) de Marbach que Grass tenta de minimiser la tache sombre dans sa propre biographie en jouant sur sa position dominante en tant qu'écrivain contemporain à succès.

CAMOUFLAGE – LE CAS « SCHNEIDER/SCHWERTE » DANS LE ROMAN *ANDERS* DE HANS JOACHIM SCHÄDLICH

Dans le roman *Anders* de Hans Joachim Schädlich, apparaît, aux côtés de nombreuses autres biographies, le cas Schneider/Schwerte, qui suscita de grands remous au milieu des années 1990. Ce cas occupe la place la plus importante dans le roman avec *Nackt unter Wölfen* (*Nu parmi les loups*) de Bruno Apitz, le mythe fondateur de la littérature est-allemande de l'antifascisme, qui est soumis à un processus de dé-canonisation en règle par les météorologues de Schädlich qui collectionnent des biographies.

Le germaniste Hans Ernst Schneider, né en 1909 à Königsberg, est passé du statut de SS convaincu à celui d'un professeur libéral et reconnu dans les années 1950. Dès l'âge de 28 ans, il gravi les marches de la centrale SS de Berlin jusqu'à la direction (A 113) et travailla, pendant la guerre, au service de la propagande dans l'Europe occupée au sein de l'état-major de Heinrich Himmler, à l'*Ahnenerbe*, la « Société pour la Recherche et Enseignement sur l'Héritage ancestral⁶ » « Un nazi pur et dur », qui « appartenait à l'élite intellectuelle de la SS », constate le narrateur dans son récit à la première personne (A 122). Après la guerre, Schneider parvint à disparaître et à changer d'identité, usant de son ancien réseau pour falsifier ses papiers : Hans Ernst Schneider devint alors Hans Werner Schwerte (A 128, 136). Ce dernier alla même jusqu'à épouser sa femme en secondes noces, après avoir laissé croire que son premier mari était tombé à Berlin (A 135). Le diplômé de Königsberg obtint un nouveau doctorat à Erlangen (A 136). Le narrateur de Schädlich évoque la « particularité » de cette

[6] « Lehr- und Forschungsgemeinschaft Ahnenerbe ». [A 114] Il s'agit d'un institut de recherches pluridisciplinaire nazi créé en 1939 par Himmler.

thèse de soixante pages sur Rilke, dont près de la moitié sont constituées de notes (A 137). Il n'y a pas trace de publication de ce court travail, le narrateur ajoute que « ce que Schneider a écrit à Königsberg était d'ailleurs déjà bien étrange » (A 137). Avec son habilitation *Faust et le faustien* (*Faust und das Faustische*), déposée en 1957 et publiée en 1962, il a poursuivi inexorablement son ascension. Il enseigna d'abord en qualité de professeur habilité non titularisé (*Privatdozent*) à Erlangen, jusqu'à ce qu'il obtienne en 1965 une nomination à la RWTH Aachen, l'Université Technique de Rhénanie-du-Nord-Westphalie d'Aix-La-Chapelle (A 139 sq.). Dans le roman, les météorologues retraités, devenus « chercheurs de cas », se consacrent longuement à la commission de spécialistes d'Aix-La-Chapelle ; leurs recherches se résument comme suit : « Sur six experts, quatre votèrent pour Schneider, et ces derniers étaient loin d'être étrangers au national-socialisme⁷. » (A 141) Avec son habilitation sur le *Faust* de Goethe, qui rompt avec l'analyse immanente de l'œuvre esthétique (*Werkimmanenz*) coutumière d'alors, et qui se présente comme non orthodoxe, Schwerte s'était « adapté, non sans calcul, à l'esprit du temps. » (A 138) Les biographes amateurs mettent en exergue le caractère incongru d'un congrès sur les comportements admis et déviants en Allemagne (« *Haltungen und Fehlhaltungen in Deutschland* »), dans le cadre des *Nürnberger Gespräche* de 1965. À cette occasion, Schneider/Schwerte participa à une table ronde sur l'extermination des Juifs par les nazis sur le thème : « Qu'est-ce qu'Auschwitz a à voir avec l'homme allemand ? » (A 143) Il était assis à côté de Fritz Bauer qui, en tant que procureur général de Hesse, avait donné le coup d'envoi du procès d'Auschwitz à Francfort (A 143). Le narrateur explique à son interlocuteur : « À ce propos, il faut que tu saches que Fritz Bauer a croupi dans un camp de concentration de 1933 à 1936 ; l'uniforme noir que Schneider a porté dès avril 1937, Bauer le connaissait de ses geôliers. » (A 143)

À la RWTH, Schwerte passait pour un libéral de gauche et un opposant au fascisme et à la germanistique nazie. Il avait la réputation d'un homme de gauche préoccupé par le travail de mémoire (A 144) et était très estimé par ses collègues et ses étudiants. (A 142) En 1969, il devint vice-recteur, et de 1970 à 1973, il fut recteur de la RWTH. (A 145) Durant les quatre années qui précédèrent son départ en tant que professeur émérite, il travailla à nouveau comme professeur de germanistique et fonda entre autres le centre de recherche « Histoire de la littérature judéo-allemande ». (A 146) Johannes Rau, alors ministre de la Recherche de la Rhénanie-du-Nord-Westphalie, rédigea la préface des « mélanges » qui lui furent offerts lorsqu'il partit à la retraite, et dans laquelle il célébra notamment son engagement dans l'Eurégio Meuse-Rhin. En sa qualité de directeur du groupe de travail « enseignement supérieur », chargé de mission par le ministère des Sciences et de la Recherche de Rhénanie-du-Nord-Westphalie, Schwerte assurait le suivi des relations entre les Universités de ce Land, de

[7] Les quatre germanistes sont Paul Böckmann, Fritz Martini, Benno von Wiese et Wolfdietrich Rasch. Cf. Ludwig Jäger, *Seitenwechsel, Der Fall Schneider/Schwerte und die Diskretion der Germanistik*, München, Fink, 1998, p. 281 sq. [chapitre « Kontrafaktur und Neubeginn »].

Belgique et des Pays-Bas. Le narrateur note, dans une remarque laconique : « Lorsqu'il découvrit la préface de Rau, ça a dû lui rappeler sa collaboration à l'*Ahnerbe* des SS en Hollande et en Belgique. » (A 146) Devenu ministre-président de Rhénanie-du-Nord-Westphalie, Rau lui remit en 1990 la Croix fédérale du Mérite de première classe, la plus haute distinction de l'État allemand, et la RWTH le nomma sénateur honoraire. Ce n'est qu'au milieu des années 1990 que Schwerte a été démasqué depuis les Pays-Bas : deux journalistes hollandais avaient retrouvé sa piste et ont porté le dossier sur la place publique.

Si la présentation de ce « cas » Schwerte, particulièrement intéressant, doit sa complexité à l'extrême intrication des faits, nous nous contenterons de les présenter de façon fragmentaire. Le narrateur du roman lui-même en vient à douter de pouvoir remplir sa mission et se plaint : « Je n'ai plus envie de m'occuper de ce Schneider. D'ailleurs, je suis fatigué de chercher des cas. [...] Quand je ne suis pas en train de te parler de mon cas, je suis à la bibliothèque et je farfouille dans la vie des gens. Ça va finir par me tuer. » (A 118)

De fait, la recherche sur le cas authentique de Schneider est tellement fournie qu'en prendre connaissance suppose d'y consacrer une partie de sa vie⁸. Les chercheurs se mirent au travail dès que Schneider alias Schwerte fut démasqué. Avec le roman de Schädlich, nous nous trouvons donc en présence d'une forme de roman de reportage peu commun qui s'inscrit dans la lignée de la recherche historique, mais qui n'en est pas à l'origine. C'est du moins sur ce mode qu'est traité le cas Schwerte – mais il y en a beaucoup d'autres dans le roman de Schädlich, comme nous l'avons déjà souligné, certes bien moins sensationnels. On peut s'interroger sur la motivation de ce travail littéraire *post festum*. Comme dans beaucoup de romans-reportages, il se dessine dans *Anders* un arrière-plan moral qui imprègne la présentation anthropologique de ces cas qui se révèlent tout « autres » qu'ils ne paraissent dans les représentations collectives communément répandues. On y découvre un large éventail de cas qui concernent des affaires relevant du domaine strictement privé – l'interlocuteur du narrateur, Awa, présente ainsi le cas de sa mère atteinte de la maladie d'Alzheimer et ses troubles de la personnalité. D'autres cas s'avèrent pertinents pour le débat public, comme il en va de la manipulation, pour des raisons idéologiques, de la biographie du personnage principal authentique par l'auteur de *Nu parmi les loups*, Bruno Apitz, et du cas de Hans Ernst Schneider/Schwerte. Lorsque les « collectionneurs de cas » du roman de Schädlich s'interrogent sur le changement de nom de Schneider, le narrateur déclare : « Il s'est donné un autre nom, c'est vrai, mais pour moi, il reste le

[8] Schädlich tire la plupart des informations reprises et transmises par l'intermédiaire de ses personnages du vaste travail philologique qu'a fourni le linguiste Ludwig Jäger, *Seitenwechsel. Der Fall Schneider/Schwerte und die Diskretion der Germanistik*, München, Fink, 1998. Schädlich le nomme explicitement comme source [A 220]. Cf. aussi : Claus Leggewie, *Von Schneider zu Schwerte. Das ungewöhnliche Leben eines Mannes, der aus der Geschichte lernen wollte*, München, Hanser, 1998 ; Helmut König, *Der Fall Schwerte im Kontext*, Opladen, Westdeutscher Verlag, 1998 ; Wolfgang Kuhlmann, Klaus Schwabe, Helmut König, *Vertuschte Vergangenheit. Der Fall Schwerte und die NS-Vergangenheit der deutschen Hochschulen*, München, Beck, 1997.

même » et il fait remarquer : « Un pseudonyme, aujourd'hui, c'est tout simplement un nom qu'on adopte. Le "pseudo" – faux, factice, inexact, mensonger –, on n'y pense même plus. » (A 129) Dans ces lignes se profile sans doute le thème le plus important de l'auteur : Schädlich est un chercheur de vérité au sens le plus fort du terme, il cherche la vérité derrière les apparences, il tente de sonder ce que la falsification, le mensonge, l'instauration de zones taboues dans une biographie apportent à ceux qui en usent. Dans son roman *Tallhover* (1986), il avait déjà exploré cette question épineuse à travers le personnage éponyme, éternel agent secret. L'amitié entre Günter Grass et Schädlich se brisa lorsque Grass « transforma, pour plaire au lecteur », le personnage de Schädlich en « Hoftaller », figure plus ou moins sympathique et enjolivée de la Stasi, procédant ainsi à une « dénaturation » de Tallhover dans une recherche de succès populaire⁹. Pour Schädlich, contraint en 1977 de quitter la RDA, une telle démarche était purement inadmissible dans la mesure où elle induit selon lui une banalisation, une minimisation du rôle de la Stasi, et contribue ainsi à le refouler¹⁰. Schädlich est intimement convaincu que la littérature ne peut fictionnaliser des faits de falsification tels quels et passer à un autre sujet. De même, aux yeux des collectionneurs de cas, la découverte du pseudonyme ne règle pas pour autant l'affaire Schneider. Au lieu de tirer un trait sur l'affaire, la littérature se doit de chercher dans les biographies les éléments relevant d'une continuité, dissimulés derrière les transformations, afin que l'ancien nazi Schneider se profile derrière la façade d'homme de gauche libéral de Schwerte. C'est la raison pour laquelle Schädlich reprend ce cas au fond d'ores et déjà « élucidé » à travers le vaste travail de mémoire philologique, et s'emploie à lui donner une nouvelle actualité en lui conférant une existence littéraire. L'auteur, particulièrement sensibilisé à la question des réseaux politiques souterrains de soutien depuis la réunification allemande, tente de traquer les structures et le fonctionnement de cette société du complot dans laquelle Schneider était partie prenante depuis 1945. On pense ici notamment au réseau formé par le bureau n° 3 des services de sécurité de la SS à Berlin, qui permit à trois des quatre germanistes qui y officiaient de se réinsérer dans la société d'après-guerre, et ce, sans avoir à changer de nom. (A 155) Le plus remarquable d'entre eux, le docteur Hans Rößner (né en 1910), membre de la SS depuis 1934, a été assistant en 1936 du professeur Obenauer à Bonn, qui, en tant que recteur de la faculté philologique, démit Thomas Mann de son titre de Dr

[9] Joachim Schädlich, « Tallhover - ein weites Feld. Autobiographische Notiz », in *Der andere Blick. Aufsätze, Reden, Gespräche*, Reinbek bei Hamburg 2005, p. 151.

[10] *Ibid.*, p. 147 sqq. Au plus fort de la querelle littéraire interallemande, au milieu des années 1990, Günter Grass avait critiqué les écrivains qui, à l'instar de Schädlich, avaient quitté la RDA, pour l'intransigeance de leur opposition à une réunification prématurée des Pen-Clubs ouest et est allemands. Schädlich, Wolf Biermann, Günter Kunert, Sarah Kirsch, pour ne citer que les plus connus, voulaient éviter de se retrouver ainsi associés à des informateurs de la Stasi fidèles au régime. Ils furent donc considérés par Günter Grass comme des « purs et durs » (*Betonfraktion*), représentants d'une nouvelle doctrine Hallstein. Cf. Sibylle Goepper, « La convergence de la "seconde dissidence" de RDA et du "Centre des auteurs germanophones à l'étranger" lors de la réunification des clubs allemands du PEN : vers une gauche capable de faire son deuil », in *Revue d'Allemagne et des pays de langue allemande*, tome 41, n° 2, avril-juin 2009, p. 297-309. Ici : p. 302.

Honoris causa de l'Université de Bonn. Ce dernier écrivit alors sa mémorable « lettre au recteur de la faculté philologique de l'Université de Bonn », publiée en janvier 1937 dans le journal suisse *Neue Zürcher Zeitung* (A 158) En 1938, Rößner obtint son doctorat sur Stefan George, dirigé justement par le professeur Obenauer. En 1945, il fut incarcéré par les forces d'occupation anglaises et interné jusqu'en 1948, avant d'être libéré en échange d'une caution. (A 161) Il fit alors à nouveau carrière, tout d'abord en tant que lecteur d'une maison d'édition à Oldenbourg et aux éditions Insel-Verlag, puis comme directeur de la maison Piper à Munich, tout aussi renommée. C'est justement là qu'il publia *Le Deuil impossible* d'Alexander et Margarete Mitscherlich, évoqué précédemment. (A 162) Dans *Seitenwechsel* de Ludwig Jäger, on peut voir un cliché du couple de psychanalystes posant en toute harmonie avec l'éditeur de leur livre¹¹. Rößner s'occupait aussi de la publication des œuvres de Hannah Arendt, parmi lesquelles *Eichmann à Jérusalem. Rapport sur la banalité du mal*. Les collectionneurs de cas font le commentaire suivant : « Le lieutenant-colonel Hans Rößner, ex-membre de la SS et ancien antisémite, s'occupe avec Klaus Piper de l'émigrante juive Hannah Arendt. » Ils supposent que Rößner et Eichmann ont dû se connaître (A 163 sq.) – une nouvelle affaire dans laquelle le bourreau cherche à rentrer en contact avec sa victime d'alors sans révéler sa propre identité.

REFOULEMENT – LE CAS DE WALTER JENS DANS DEMENZ. ABSCHIED VON MEINEM VATER DE TILMAN JENS

Les travaux du célèbre Walter Jens, professeur de rhétorique de l'Université de Tübingen, ont eux aussi été dirigés par Hans Rößner, qui était régulièrement accueilli chez les Jens. Le fils Tilman se souvient bien de lui : un homme aux cheveux grisonnants, avec de bonnes manières : « jamais sans son bouquet de fleurs pour Madame – et le soir, la famille était invitée au *Krone*, le seul établissement gastronomique de la ville. » (D 52) Le cas Walter Jens apparaît en 2002 lorsque Christoph König de la cellule de travail pour la recherche en germanistique des Archives littéraires allemandes de Marbach, éditeur du dictionnaire de germanistique, prit contact avec Walter Jens pour lui annoncer qu'on avait retrouvé une carte de membre du parti national-socialiste à son nom et demanda au professeur de prendre position. (D 81 sq.) Jens nia et prétextait une possible affiliation automatique dans le parti, puis passa sous silence l'échange de courrier avec König auprès de sa famille. (D 82) En novembre 2003, un article du *Spiegel* à l'occasion de la publication du dictionnaire de germanistique porta l'affaire sur la place publique. Walter Jens fit savoir à l'auteur de l'article que le 1er septembre 1942, il avait peut-être signé un « papelard », mais qu'avec la meilleure volonté du monde, il « ne pouvait s'en souvenir. » (D 45) Dans son livre *Démence. Adieu à mon père*, le fils Tilman Jens, auteur d'essais et journaliste, décrit sa propre quête de la vérité sur son père. Les méthodes journalistiques de Tilman Jens sont loin de faire l'unanimité. Après la mort surprenante de Uwe Johnson en 1983 à Sheerness-on-Sea, sur une île

(11) Ludwig Jäger, *Seitenwechsel*, München, Fink, 1998, p. 339.

dans l'estuaire de la Tamise, il partit en Angleterre, força la porte scellée de la maison de l'écrivain allemand et publia par la suite un petit volume racoleur avec des photos censées illustrer le contexte dans lequel Johnson perdit la vie. Dans la presse, les critiques de son livre *Démence*, souvent véhémentes, lui reprochent d'être une sorte de « détrousseur de cadavres », en la circonstance, celui de son propre père. Dans la biographie que Tilman Jens lui consacre, tout en intégrant, il s'entend, des éléments à forte coloration autobiographique, le lecteur perçoit cependant une quête sincère de la vérité, par exemple lorsque le fils commence à en réaliser les enjeux et se demande :

Mon père, membre du parti nazi avec le numéro d'inscription 9265911 ? Lui, le démocrate et le non-conformiste, qui, sa vie durant, considérait le suivisme comme une abomination, lui qui n'admirait que ceux qui, comme lui, nageaient à contre-courant et qui ne s'autorisaient pas à renoncer à la conviction selon laquelle il valait la peine de se trouver entre deux fronts – il a pu être un partisan d'Hitler ? Il ne peut s'agir que d'une méprise [...]. (D 46)

Cette image du père, de l'« avocat de la clarté et de la vérité qui abhorrait toute forme de faux-semblants. » (D 47), il ne voulait pas y toucher. Cependant, le livre montre ensuite comment la loyauté initiale envers son père a fait place à un processus de réflexion impitoyable, dès que les indices, mais aussi les contradictions, se sont accumulés. (D 49 sq.) Dans ce contexte, Tilman Jens en vient à parler de Hans Rößner et évoque en passant le cas Schneider/Schwerte. Tout comme Hans Joachim Schädlich, il a tiré parti des travaux de recherche philologique menés par Ludwig Jäger. (D 53) Tilman Jens rapporte que son père Walter s'est adressé à Rößner à propos de sa thèse de 1938 sur le « cercle George », dans laquelle ce dernier critiquait entre autres « la judéisation du cercle George » et son « absence de sensibilité pour la biologie et l'âme raciales¹². » Rößner, qui n'avait pas contesté en être l'auteur, avait promis de reparler de cela plus tard avec Walter Jens, ce qu'il ne fit jamais : « Rößner se tut. Mais mon père aussi » (D 54), constate le fils. Le tabou perdura. Tilman Jens constate qu'au vu du scandale qui s'annonçait, l'« appartenance au parti, négligeable en soi, de son père qui n'avait même pas vingt ans » pesait bien moins dans la balance que « le reproche de s'être tu pendant des dizaines d'années – et le louvoiement présent. » (D 56) Ni le public, ni le fils ne croyaient au fait qu'il prétendait ne se souvenir de rien. Ce dernier se demande comment son père, « précisément lui, le virtuose de la mémoire » (D 58), pouvait avoir recours à de tels prétextes cousus de fil blanc. En outre, Walter Jens reçut en décembre 2003 de la part d'une « aimable personne de Hambourg-Bramfeld » un article que Jens avait publié en 1943 dans la feuille d'informations d'une revue étudiante. (D 60) Dans cet article, rédigé dans une langue nationale-socialiste, « le jeune homme de vingt ans fustige », aux dires du fils Tilman, « la modernité, la poésie décadente, les instincts les plus vils [...]. » Les écrivains Alfred Döblin et Thomas

[12] Le « collectionneur de cas » de Hans Joachim Schädlich souligne le même reproche de « judéisation intellectuelle » formulé dans la thèse de Hans Rößner. (A 160)

Mann sont violemment attaqués. (D 61 p.) Désormais, Tilman Jens ne doute plus du bien-fondé des reproches faits à son père. Aurait-il perdu la face, se demande le fils constamment, qui lui en aurait voulu s'il avait mentionné à temps avoir été aveuglé de façon passagère dans sa jeunesse par l'idéologie nazie et sa pensée « völkisch », raciste ? (D, 49, 64, 66) Son père, qui avait été « indéfectiblement du bon côté » (D 90), qui s'était opposé à des structures et des comportements fascistoïdes lors de tant de polémiques virulentes (D 91) – il avait même reproché à la fédération allemande de football son manque de confrontation aux sombres pages de son histoire –, son père, constate-t-il, devait maintenant expliquer contre son gré pourquoi il avait changé de camp. (D 90) Pour avoir bu du vin une fois dans sa vie, tout l'engagement de celui qui prêchait l'eau (D 65) est remis en question, et le père se perd lui-même. (D 69) Ulrich Greiner, critique de l'hebdomadaire *Die Zeit*, émet l'hypothèse que le chapitre sombre de sa vie serait justement la raison pour laquelle Walter Jens portait des accusations morales envers d'autres : « On échappe au tribunal en s'appropriant son rôle. » (D 91) Pour le fils, les événements signifient un double adieu au père : la perte d'une référence personnelle et d'une instance morale publique. Il sait que son père n'est pas un cas unique : dans une anthologie publiée en 2007 par l'éditeur Alfred Neven Dumont, les personnalités interrogées, nées en 1926 et 1927, font selon lui piètre figure, il constate : « on découvre là les facettes de l'enjolivement à l'allemande, les symptômes de la démence politique. » (D 87)

Tilman Jens en vient aussi à parler du mythe fondateur de la littérature ouest-allemande d'après 1945, le « Groupe 47 ». En son sein, Walter Jens, à l'instar de ses amis écrivains :

n'avait pas seulement assis son identité d'écrivain et de moralisateur sur ses seules qualités artistiques, mais sur rien de moins qu'un engagement antifasciste retentissant, qu'il incarnait de façon crédible. C'était le ciment qui liait toute une génération de poètes et de penseurs, d'hommes d'esprit qui étaient sortis indemnes de la guerre, et a priori aussi de sa propagande. (D 89 sq.)

Il semble qu'ici, une ligne de démarcation se dessine de plus en plus clairement à travers les révélations et les aveux extorqués au début du XXI^e siècle. Celle-ci sépare le bon grain de l'ivraie, les victimes du fascisme, les écrivains, souvent juifs, qui avaient éprouvé le fascisme dans leur propre chair, tels Paul Celan ou Peter Weiss, mais aussi Heinrich Böll et bien d'autres, d'une communauté totémique pour laquelle la période d'avant 1945 ne s'était précisément pas achevée sans laisser de trace. Cette communauté cherchait, selon les mots de Freud, à « apaiser leur vif sentiment de culpabilité » et tentait d'« enjoliver l'état des choses et [de] faire tomber dans l'oubli l'événement auquel il devait sa naissance¹³. » Pour le psychanalyste, le « totem », qui soude le clan, le ciment (D 90), est une action du passé connotée négativement. Dans le cas présent,

[13] Sigmund Freund, *Totem et tabou. Quelques concordances entre la vie psychique des sauvages et celle des névrosés*, traduit par Marielène Weber, Paris, Gallimard, 1953, p. 293-294.

il ne s'agit plus du meurtre tabou du père commis collectivement par les fils, mais de celui des Juifs. Même au sein du Groupe 47, un clan totémique de cette sorte donnait le « la », réactivant un habitus militaire, un « langage de bidasse¹⁴ » et instaurant la « chaise électrique », depuis laquelle les conférenciers devaient écouter sans mot dire et sans objection possible les critiques qui leur étaient assénées. À l'occasion de sa seule lecture au sein du Groupe 47 en 1952, le poète Paul Celan y fut pris de haut par le chef de clan Hans Werner Richter avec l'aval des personnes présentes : « Lui, il lit comme Goebbels », « il a chanté la mélodie comme à la synagogue¹⁵. » Theo Buck s'étonne de constater que même Walter Jens ait ri lorsque le style pathétique de Celan fut raillé : « on en a bien rigolé¹⁶. » Au vu des révélations ultérieures, on peut comprendre les rires du professeur de rhétorique, qui jusque-là passait pour totalement intègre, comme ceux d'un membre à part entière du clan totémique qui se comprend d'un accord commun et tacite.

Tilman Jens fait de la maladie de son père une affaire publique de démence politique en instaurant un lien de causalité entre les reproches qui lui sont faits en 2003 et ses problèmes de santé : « La maladie du mutisme, fatale, qui en a rendu fou plus d'un. Maintenant, mon père ne sait plus qui il est. » (D 89) Il situe précisément le moment où son père a sombré dans la démence : « Il ne dispose pas de l'assurance froide et calculatrice d'un Günter Grass. Pendant les mois d'hiver 2003 et 2004, il s'abandonne. Il ne lutte pas contre la tristesse qui paralyse – sa mémoire décline rapidement. » (D 91) À travers son père, Tilman Jens semble voir la confirmation de la thèse freudienne de la résurgence de la vérité refoulée, tabouisée, passée sous silence, sous forme de maladie. Le cas de son père se mue en allégorie de la démence politique après 1945. Dans les critiques de presse qui font suite à la publication du livre, sa thèse de la « démence politico-historique », de la maladie du père comme « métaphore politique », est peu partagée et qualifiée de rocambolesque¹⁷ ou d'absurde : « la démence comme stratégie d'évitement lâche. Il fallait y penser¹⁸ ! » Même si la causalité établie par Tilman Jens était une construction, elle n'en perd pas pour autant sa validité heuristique en tant qu'allégorie sociale, politique et culturelle : le retour, sous forme de maladie, de ce qui a été marqué du sceau du tabou. La critique dans la presse quotidienne et hebdomadaire est un nouvel exemple de l'ampleur des résistances, dans la sphère publique, au processus de décanonisation d'un personnage important de la vie culturelle.

[14] Klaus Wagenbach utilise le terme de « *Landsersprache* » : cité d'après Helmut Böttiger, *Orte Paul Celans*, Wien, Paul Zsolnay, 1996, p. 14.

[15] Cf. Theo Buck, « Paul Celan und die Gruppe '47 », in *Celan-Jahrbuch 7*, Heidelberg, Winter, 1999, p. 78-80-81.

[16] *Ibid.*, p. 78, cf. aussi p. 84.

[17] Cf. Iris Radisch, « Der Mann seines Lebens », in *Die Zeit*, nr. 9, 19 février 2009, p. 57.

[18] Cf. Axel Rühle : « Die Rache der Spätgeborenen », in *Süddeutsche Zeitung*, nr. 43, 21-22 février 2009, p. 17.

MINIMISATION – LE CAS GÜNTER GRASS

Günter Grass est omniprésent dans la biographie du père de Tilman Jens. Se référant aux propres aveux de Grass de 2006 dans son livre *Pelures d'oignon*, Tilman Jens écrit trois ans plus tard, dans son livre *Démence*, qu'il lui paraît a posteriori tout à fait logique que Grass ait été « l'un des plus tonitruants défenseurs de son père » alors que le débat public sur Walter Jens faisait rage. Il cite une « curieuse confession » de Grass qui avoue : « Je ne peux pas exclure que, si j'avais eu cinq ans de plus, j'aurais probablement moi aussi signé n'importe quelle bafouille. » (D 75) Jens ajoute que Grass n'a pas dit un traître mot au sujet de sa propre adhésion à la Waffen-SS à l'âge de 17 ans, « ce qui n'est pas tout à fait innocent. » (D 74) Si les faits exposés par Tilman Jens sont authentiques – il cite ici sans mention des sources –, cela impliquerait que Günter Grass revendiquait encore en 2003 la grâce de la naissance tardive et refusait de voir en face les périodes obscures de sa propre biographie. Il ne serait pas non plus aberrant de supposer que ce soit justement l'expérience de son ami Walter qui ait amené le Prix Nobel à se souvenir malgré tout et à publier trois ans plus tard *Pelures d'oignon*. Alors que Walter Jens avait dû subir la discussion publique, faute de parvenir à se défendre, et ce, au prix de sa santé mentale selon son fils, l'écrivain allemand le plus célèbre encore en vie eut la possibilité, grâce à son autobiographie, de garder les cartes en main, et de faire passer son appartenance à la Waffen-SS pour une bêtise d'un gamin de 17 ans. Mais ce qui, quelques décennies plus tôt, aurait encore été bienvenu ne fonctionna plus en 2006 pour celui qui s'était érigé depuis longtemps en conscience de la nation. Des trois cas présentés ici, c'est la polémique autour du Prix Nobel qui a de loin trouvé le plus d'écho auprès du grand public. Dans *Pelures d'oignon*, Grass reconnaît, sans aucune intention d'embellir les choses il est vrai, s'être enrôlé à l'âge de quinze ans pour prendre les armes, sans y avoir été contraint, et que cela « ne saurait être réduit à la taille minuscule d'une sottise d'adolescent. » (O 65) Il trouve cependant par la suite suffisamment d'arguments pour la qualifier comme telle : l'exiguïté du deux-pièces familial, l'attrait de l'uniforme auprès des filles, la haine du père éprouvée par le fils à sa maman. (O 65 *sqq.*) L'avis d'incorporation est évoqué comme quelque chose « que l'on avait pu refouler jusque-là » : formulation trop vague pour comprendre s'il s'agit du refoulement du jeune homme qui s'était volontairement enrôlé dans la Waffen-SS ou de celui de l'auteur de l'autobiographie. Cet avis d'incorporation reste « flou » : « le souvenir, d'habitude si bavard, n'offre qu'une feuille vide. » (O 97) Grass se demande si « la recrue qui portait [s]on nom » n'avait pas été effrayée à l'époque par le double S dans le bureau de recrutement (O 107) et c'est ici que le lecteur trouve la prise de position la plus claire de Grass :

Assez d'échappatoires. Et pourtant, j'ai refusé pendant des décennies de m'avouer le mot et le double caractère. Ce que j'avais accepté avec la stupide fierté de ma jeunesse, je voulais, après la guerre, le cacher à mes propres yeux, car la honte revenait sans cesse. Mais le fardeau est resté, et personne n'a pu l'alléger. (O 108)

Il sait qu'il doit vivre avec ce que « l'on appelle trop couramment "coresponsabilité" » (O 108), bien qu'il n'ait pas participé activement aux crimes de guerre. Il se souvient encore que les recrues de la Waffen-SS avaient prêté serment fin février 1944 « dans un froid cristallin » (O 114), par ailleurs, le « film » du souvenir (O 116) le hante constamment. Ses souvenirs sont mêlés de façon frappante aux crimes de guerre de l'adversaire, au naufrage du bateau de réfugiés *Wilhelm-Gustloff*, objet de son livre *En crabe (Im Krebsgang)*¹⁹, et au gigantesque incendie de Dresde (O 114 sq.). Dans son ouvrage autobiographique *Grimms Wörter (Les mots de Grimm, 2010)*, Grass se remémore une fois encore le serment « dans une clairière transie par le froid hivernal. J'avais dix-sept ans lorsque, par une nuit glaciale où le ciel était clair, nous [...] prêtâmes serment au Führer, au peuple et à la patrie, mais aussi au *Reichsführer* de la Waffen-SS²⁰. » Du reste, Grass essaye de noyer cet extrait, comme s'il s'agissait d'un souvenir parmi d'autres, perdu dans la masse des « anecdotes bavardes ». Ici aussi, les souvenirs précis de l'engagement politique d'après-guerre dominant, à l'instar d'une lettre ouverte au chancelier de la grande coalition de 1966 à 1969, Hans Georg Kiesinger, dans laquelle Grass se demande : « comment pouvons-nous rendre hommage aux résistants torturés et assassinés, aux morts d'Auschwitz et de Treblinka, si vous, les suiveurs d'alors, osez définir ici et aujourd'hui les grandes lignes de la politique ? » Grass ajoute que sa lettre n'avait pas empêché le maintien au pouvoir d'un ancien membre du parti national-socialiste, cependant, « on a dit tout haut ce qui devait l'être. » (G 62) De même qu'il est devenu de notoriété publique dans la polémique autour de son autobiographie *Pelures d'oignon*, que Günter Grass, conscience de la nation, prêchait l'eau tout en buvant du vin, une telle lettre ouverte apparaît sous un nouvel éclairage au regard des révélations de l'auteur sur sa propre vie, même si l'écrivain peut se prévaloir, face au chancelier Kiesinger, ancien membre du NSDAP, d'avoir été « trop » jeune à l'époque. Grass cite à la fin de son poème *Après (Danach)*, qu'il écrivit à propos du terrorisme des années 1970 et du « silence de plomb » qui s'ensuivit : « [e]n suite, il faut régler ses propres comptes. Nos dettes ne nous oublient pas. » (G 122) C'est aussi à l'aune de ce type de production littéraire que le Prix Nobel doit être évalué. Dans son livre *Mon Siècle (Mein Jahrhundert)* de 1999, il donne la parole à un narrateur autobiographique qui relate l'année de sa naissance 1927, alors qu'un troufion fictif dépeint confusément l'année 1944 – il n'y est de toute façon pas (encore) question du serment captivant d'un jeune de dix-sept ans auprès de la Waffen-SS. À l'inverse, un certain larmolement apparaît dans l'ouvrage tardif *Grimms Wörter* : « Je me vois décrié, car prétentieux, donneur de leçons, apôtre de la morale, on me crache dessus, on me bafoue et me dédaigne, comme jadis le bouc émissaire dans la Bible, chargé des péchés des enfants de Dieu, qui fut envoyé dans le désert où il fait bon prêcher. » (G 335)

C'est la lamentation d'un écrivain qui jouit encore en tant que personnalité d'un immense prestige dans son pays et dont les livres se vendent prodigieusement bien pour un prédicateur dans le désert.

[19] Günter Grass, *Im Krebsgang, Eine Novelle*, Göttingen, Steidl, 2002.

[20] Il s'agit d'Himmler.

L'analyse des trois formes de biographies traitées précédemment nous amène à un constat sans surprise : l'embellissement ou la falsification du passé est sans conteste des plus faciles dans le genre de l'autobiographie. Au contraire, la biographie, ou plus exactement la biographie littéraire, est en principe indépendante de son objet, et par là même capable de distance critique, surtout quand elle est conçue par un « chercheur de vérité » à l'esprit critique et attentif à la morale. Ainsi en va-t-il de Hans Joachim Schädlich dans *Anders*, sensibilisé aux réseaux et aux « clans totémiques » depuis la réunification et la querelle littéraire des années 1990, qui s'efforce d'inscrire dans le temps, à travers le texte littéraire, la vérité historique. À travers la biographie du père de Tilman Jens, on se trouve en présence d'une forme qui oscille entre biographie et autobiographie, et d'un fils qui, après des hésitations initiales et pour des raisons personnelles, se voue finalement corps et âme à sa quête de vérité. La partialité de moins en moins marquée envers le père et la recherche de la vérité toujours plus impitoyable de la part du fils s'expliquent peut-être par le fait que ce dernier prit de plus en plus conscience, au cours de ses recherches, que le principe de primauté des liens du totem sur les liens familiaux décrit par Freud²¹ s'appliquait aussi à son père.

Il s'agit plutôt de savoir comment la « tabouisation » du passé profite à celui qui le falsifie. Dans le cas de Hans Schneider/Schwerte, il est évident que le changement de cap lui fut bénéfique : il parvint en effet, après avoir changé d'identité, à refaire carrière, à jouer un rôle de premier plan dans la République fédérale, bien qu'il ne brillât pas, comme le souligne Ludwig Jäger, par ses nouvelles recherches en germanistique pendant les quinze premières années qui suivirent la guerre. Pour ce dernier, l'écrit de « conversion » *Faust et le faustien (Faust und das Faustische)* de 1962 contient encore des traces de l'inventaire idéologique de la politique culturelle des SS²². En ce qui concerne Schneider, l'ascension professionnelle s'est faite par l'entremise du clan totémique, comme cela a été exposé à travers l'évocation de la commission de spécialistes.

Ce qui frappe, ce sont les constellations hautement paradoxales que la falsification d'identité de Schneider rendit possibles dans la vie de Schwerte : l'ex-SS Hans Schneider alias Schwerte est sur l'estrade aux côtés de l'ancien prisonnier de camp de concentration Fritz Bauer ; l'ex-collaborateur SS de l'*Ahnenerbe* en Hollande et en Belgique travaille dans les années 1960-1970 dans la région transfrontalière Euregio Rhin-Meuse ; le futur Président de la République fédérale Rau écrit un éloge de Schneider/Schwerte et lui remet la Croix fédérale du Mérite, de première classe il va sans dire ; Schneider/Schwerte fonde le centre de recherche « Histoire de la littérature judéo-allemande » à la RWTH d'Aix-la-Chapelle. (A 146) Ex-SS convaincu, Hans Rößner gère en tant que lecteur et directeur d'édition les ouvrages des Mitscherlich, de Hannah Arendt et de Walter Jens. Seuls les tabous qui dissimulent la vérité pouvaient engendrer de

[21] Sigmund Freud, *Totem et tabou. Quelques concordances entre la vie psychique des sauvages et celle des névrosés*, traduit par Marielène Weber, Paris, Gallimard, 1953, p. 235.

[22] Ludwig Jäger, *Seitenwechsel*, München, Fink, 1998, p. 17 sqq.

tels paradoxes dans la vie culturelle et sociale. Ceux-ci ne sont pas le fruit du hasard, ils sont nés d'une volonté consciente de falsification et de tabouisation.

Comme nous l'avons déjà souligné, les cas Jens et Grass ne sont pas du même acabit. Cependant, ici aussi, certaines constellations ne seraient pas apparues sans l'existence, dans leurs vies, de périodes troubles, tabouisées. Le 28 janvier 1961, alors que l'affaire déclenchée par Claire Goll battait son plein – elle l'avait accusé injustement de plagiat – le poète Paul Celan se rendit à Tübingen pour chercher soutien et conseil auprès de Walter Jens. Lors de son retour le lendemain à Paris, il écrivit son célèbre poème *Tübingen, janvier (Tübingen Jänner)*. En juin, Walter Jens publia dans le journal *Die Zeit* son article *Reproches irréfléchis à un poète* (« *Leichtfertige Vorwürfe gegen einen Dichter* »). Celan n'était satisfait ni du résultat de son voyage à Tübingen ni de l'article paru tardivement dans *Die Zeit*, autant qu'on puisse en juger au vu du poème et de sa réaction à l'article²³. S'il avait été au courant des « péchés de jeunesse » de son ami Walter Jens, Celan, à l'époque extrêmement méfiant, ne se serait certainement pas rendu à Tübingen et n'aurait accordé aucune confiance au professeur de rhétorique avant ces événements. L'un des plus célèbres poèmes de Celan, et c'est là toute l'ironie du tabou, n'aurait alors jamais vu le jour.

Le cas Grass est plus embarrassant : après avoir traité son passé dans la Waffen-SS très à la marge dans *Pelures d'oignon*, il invoque de façon récurrente dans les dernières pages de son autobiographie son amitié avec Paul Celan, comme si l'auteur de la *Fugue de la Mort* pouvait le blanchir de son faux pas bien tardivement avoué. Il écrit : « À Paris, Paul Celan et moi nous liâmes d'amitié. » Une amitié entretenue avec celui qui, peut-on lire, « ne pouvait parler de lui, de l'indicible dans ses poèmes et de sa souffrance qu'en strettes solennelles et comme entre des cièrges. » Et : « Paul Celan, dont le chagrin ne s'apaisait que pour quelques heures, me donnait du courage quand le travail du manuscrit marquait des temps d'arrêt à cause de deux braillards. » Bien que Celan lui donne de l'énergie, Grass se perçoit comme un médecin de l'âme, qui « réussissai[t] parfois à attirer Paul Celan et à l'arracher aux cercles où il tournait en rond, où il se croyait poursuivi, auxquels, pensait-il, il était impossible d'échapper », et Grass va jusqu'à expliquer dans la dernière page : « [à] Paris, il était impossible de venir en aide à Paul Celan. À Paris, on ne pouvait bientôt plus rester. » (O 396-400) Onze ans avant le suicide du poète, Grass laisse déjà tomber son ami et sa description de Celan est plutôt condescendante. Ce n'est pas la première fois qu'un « ami », concurrent dans la lutte pour la canonisation au sein du champ littéraire, est traité de la sorte par Grass²⁴. Celan et Grass ne se seraient pas non plus connus si le premier avait eu vent des « péchés de jeunesse » de l'autre et, de son appartenance à la Waffen-SS.

[23] Cf. Barbara Wiedemann, *Paul Celan – Die Goll-Affäre*, Frankfurt/Main, Suhrkamp, 2000, p. 370 sq. et 755.

[24] Voir ci-dessus note 10 ce qui est dit sur l'amitié entre Günter Grass et Hans-Joachim Schädlich. Cf. aussi : Ralf Zschachlitz, « Uwe Johnson in Günter Grass' Roman *Ein weites Feld* », in *Le Texte et l'Idée* n° 20, Presses universitaires de Nancy 2005, p. 209-228.

Tout comme dans les cas Schneider/Schwerte et Rößner, il est frappant d'observer la détermination avec laquelle ceux qui ont quelque chose à cacher cherchent le contact avec les victimes de l'idéologie désormais tabouïlée. On pourrait déceler dans les cas Jens et Grass une volonté dissimulée de redorer leur blason. Étant donné la façon dont sont traités les éléments biographiques marqués du sceau du tabou, on est en droit de soupçonner qu'il en va tout simplement du pouvoir, de la préservation du *statu quo* et des positions sur l'échiquier littéraire, positions que ces hommes n'auraient certainement pas pu atteindre s'ils avaient abattu leurs cartes trop tôt. Ces constatations illustrent magistralement le fait que ceux qui gardent la main dans la lutte pour la canonisation entre contemporains au sein du champ sont ceux qui s'imposent avec le plus de vigueur et s'adaptent avec la plus grande habileté, quitte à retourner leur veste. Ce sont ceux qui, comme le dit Paul Celan, prennent de la place plutôt que d'aller au plus profond d'eux-mêmes²⁵. Ce n'est que petit à petit que la vérité se fraye un chemin et fait tomber les tabous instaurés par le camouflage, le refoulement ou la minimisation ; dans les cas présents, elle a mis plus d'un demi-siècle à apparaître au grand jour.

Traduction de l'allemand : Delphine Klein

[25] Cf. Paul Celan : « Briefe an Gottfried Bermann Fischer », in Werner Hamacher und Winfried Menninghaus (Hg.), *Paul Celan*, Frankfurt/Main, Suhrkamp, 1988, p. 22.